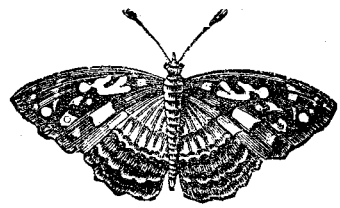
(N° 142.) SAMEDI, 9 NOVEMBRE 1833. (2e ANNÉE.)

Ce Journal paraît les Mercredis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Mademoiselle Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPILLON,

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON *1893*

JOURNAL LITTERAIRE.

VICTOR-HUGO.

Les révolutions littéraires, comme les révolutions politiques, suivent leur marche à travers les combats des opinions contraires ; l'art, on le sait, a ses époques de prospérité, de décadence, de régénération ; ses sectateurs obstinés qui veulent gêner ses allures dans les voies du passé ; ses disciples novateurs qui lui ouvrent des chemins pour l'avenir. A côté des mouvemens qui changent la forme sociale, la littérature a ses crises au milieu desquelles l'esprit humain se produit sous des faces nouvelles. Enfin, ainsi qu'on l'a dit, le corollaire rigoureux d'une révolution politique, c'est une révolution littéraire. Tandis que Richelieu fait ployer tyranniquement sous sa loi la féodalité encore vigoureuse, et affranchit le pouvoir royal des barons toujours remuants, Corneille fait briller le drame sur le théâtre où disparaissent les farces de la *Passion* et les conceptions avortées de Jodelle. Plus tard, lorsque l'*encyclopédie* et les philosophes du dix-huitième siècle renversent à coups redoublés des erreurs long-temps respectées, lorsque les vieilles théories et les vieilles doctrines s'ébranlent et abandonnent leur place aux théories et aux doctrines qui règneront en 89, Voltaire proclame sur la scène des principes en harmonie avec les idées et les besoins de la société. « Or, et ce sont les expressions de l'écrivain auquel nous consacrons cette notice, après tant de grandes choses que nos pères ont faites, et que nous avons vues, nous voilà sortis de la vieille forme sociale, comment ne sortirions-nous pas de la vieille forme poétique? A peuple nouveau, art nouveau. Tout en admirant la littérature de Louis XIV, si bien adaptée à sa monarchie, elle saura bien avoir sa littérature propre, et personnelle et nationale, cette France actuelle, cette France du dix-neuvième siècle à qui Mirabeau a fait sa liberté et Napoléon sa puissance. »

Victor Hugo est un des auteurs qui ont travaillé avec le plus de constance et de succès à l'œuvre d'émancipation qui se fait autour de nous, et, sans contredit, il a, plus que personne, lutté contre cette routine qui nous enchaînait dans des règles où l'art se traînait stérile et décoloré. Il a eu ses partisans pleins d'enthousiasme, et ses détracteurs implacables ; car, ce n'est pas impunément qu'on devient chef de parti ou qu'on se place à la tête d'une école. Mais heureusement nous vivons à une époque où justice se fait tôt ou tard, et si la critique s'opiniâtre quelquefois dans un long aveuglement, le public éclairé casse des arrêts souvent dictés par la prévention. Quand on a écrit les *Feuilles d'automne*, *Notre-Dame de Paris*, on peut écouter à l'aise les derniers bruits des orages qu'on a soulevés par la hardiesse de ses tentatives.

Victor Hugo a trente-trois ans; il est bien jeune pour une réputation qui déjà remonte si loin. Encore enfant, il suivit son père, général distingué, à travers ces voyages et ces haltes de l'armée française, épopée si féconde dont l'imagination du poète a con-

servé de si riches impressions. Ecolier dans un collége de Madrid, il puisa sous le ciel de cette Espagne, plus voisine par ses mœurs de l'Afrique que de l'Europe, des inspirations d'une couleur toute neuve, qu'il a semées dans ses divers ouvrages. Ce peuple resté stationnaire dans ses coutumes; ce pays d'une nature pittoresque; ces monumens où l'architecture gothique se dessine avec ses tons graves et imposans; ces palais enrichis par l'élégance sarrasine; tout cela dut frapper énergiquement le poète, et hâter l'essor de ses facultés. Revenu en France, et à peine âgé de seize ans, il jeta dans le monde littéraire ses premières poésies, essai vigoureux où il commençait à innover avec talent et bonheur. C'est un *enfant sublime!* s'écriait Chauteaubriant, dont le génie avait deviné toute la largeur de la carrière ouverte devant le poète.

Nous pourrions passer en revue les différentes productions par lesquelles Victor Hugo a successivement initié le public aux allures d'un genre nouveau soit dans le roman, soit dans l'ode qu'il a su revêtir de formes inconnues et brillantes. Mais, à cet égard, quelque chose parle plus haut que toutes les dissertations les plus étendues, c'est l'immense succès qui a couronné ces diverses créations. Qui n'a pas relu, et toujours avec admiration, ces poésies si puissantes de verve; *Notre-Dame de Paris*, où des héros au cœur de fer, au justaucorps de fer, apparaissent auprès de personnages séduisans comme la *Esméralda*; où le moyen âge revit tout entier avec ses édifices savamment décrits, avec ses fougueuses séditions, avec toutes ces figures de moines sombres et licencieux, de turbulens écoliers, de nobles oppresseurs, de bourgeois indociles, de gens d'armes sans pitié ni merci! Et *le Dernier jour d'un Condamné*, tragédie phsycologique où palpitent les saisissantes émotions d'une ame qui se recueille, en présence de l'échafaud qui se dresse et du cadran qui va sonner la dernière heure!

Cromwell qui n'était pas destiné à la scène, est le premier drame de Victor Hugo. C'est l'histoire dramatisée, s'il est permis de parler ainsi, et dans des proportions qui permettent des développemens que ne comportent point les limites de l'action théâtrale. Cet essai faisait déjà prévoir quelle serait la manière de l'auteur. *Cromwell* est peint à grands traits et avec vérité, soit qu'il se grime et joue son rôle politique au milieu de farouches enthousiastes; soit que dans le laisser-aller de la vie domestique, il mette à nu tous les accidens de son caractère; tribun fanatique, *tête ronde* inflexible, sous les regards du peuple auquel il jette un cadavre de roi, sans qu'une émotion traverse son visage de bronze; et, dans sa famille, bourgeois aux allures simples, père qui prend sa fille sur ses genoux et s'humanise à ses caprices.

La préface que Victor Hugo mit en tête de cet ouvrage est un traité complet où il expose ses grandes vues sur le drame, et où brisant le moule vieilli des poétiques d'académie, il envisage sous des aspects nouveaux cette vaste question de l'art appliqué au théâtre. Cela vaut bien, je vous assure, le despotique et suranné triangle d'unité, de temps et de lieu.

FABRICE LABROUSSE.

LE PLATANE DE MON JARDIN.

Souvenirs, douces fleurs au calice de miel.
(*Un poète inédit.*)

Après trois mois d'assiduités, de prévenances et d'amour, j'épousai Laure.

Tout le monde me fit compliment de mon choix, tout le monde me fit présager un bonheur sans fin. Ma femme était un trésor, une merveille, un ange de candeur. C'est du moins ce que disaient ses petits cousins, qui chansonnaient sa pudeur, ses vertus sur l'air : *Il faut des époux assortis.*

C'en était étourdissant.

La lune de miel se passa douce et sans *nuage*. Nuage, c'est le mot dont se servent les petits cousins dans leurs épithalames, pour faire rimer avec *hommage* ou *apanage*. La lune de miel, dis-je, se passa sans nuage, après quoi vinrent l'indifférence, le refroidissement, puis les désirs, les exigeances.

Elle avait des désirs à ruiner un millionnaire!

Voilà qu'un jour elle s'ingéra d'avoir une maison de campagne; je refusai pendant six mois; pendant six mois son envie dura, il fallut céder, de guerre lasse, je la lui achetai; cette acquisition faillit me ruiner.

Quand elle eut cette maison de campagne, elle m'avoua alors que c'était le lieu qui l'avait vu naître, qui l'avait vu grandir. Elle me raconta tous ses souvenirs de jeune fille; il n'y avait pas un arbre, pas une fleur, pas un caillou qui ne fut pour elle l'objet d'une histoire particulière. Elle me faisait passer des journées entières à entendre ses doléances. J'avais une patience d'ange. Un jour pourtant je m'impatientai. Voici pourquoi :

Ce jour-là, j'étais seul à me promener dans mon parc, il faisait soleil. J'étais heureux et tranquille. Laure ne me contait pas ses souvenirs; elle se promenait en ce moment dans les charmilles avec son grand cousin Charles, tout en lisant, je crois, *le mérite des Femmes*, de Legouvé. J'avais confiance dans Charles, il était incapable de forfaire à l'amitié, et puis il avait l'air timide, niais; il ne s'exprimait que difficilement près des femmes. Bref, c'était encore un écolier. Ma femme, au contraire, était jeune, jolie, vive, folle, enthousiaste. Il n'existait aucune sympathie entre les deux caractères, je pouvais dormir tranquille.

J'ai dit qu'il faisait soleil. Cela est si vrai que j'étais en nage, quoique ma promenade fut très-mesurée et très-lente.

Je cherchai de l'ombre. J'aperçus un platane au feuillage vert, dont les branches touffues s'élargissaient de manière à abriter cent personnes. Je courus m'asseoir à ses pieds; il se trouvait précisément un banc qui entourait le tronc de l'arbre, je m'y étendis à mon aise, et là je me livrai à tous mes souvenirs récents, au bonheur que j'avais goûté pendant la lune de miel, à mes nuits sans sommeil, à mes jours pleins d'amour.

Machinalement je portai les yeux sur l'écorce de l'arbre, il y avait des chiffres, des cœurs, des initiales et une foule d'attributs plus ou moins amoureux. La curiosité me prit, je fis le tour de l'arbre. O douleur! ô malédiction!

Charles aime Laure. — 7 juin.

Un cœur percé d'une flèche était placé immédiatement au-dessous de cette ligne. Je saisis l'arbre à brasse-corps, croyant étreindre, étouffer mon rival, je me trouvai le nez collé contre cette seconde inscription :

Laure aimera Charles toute la vie. — 8 juin.

J'eus un vertige, je tombai à la renverse, et je fus laissé pour mort, sur l'herbe, pendant trois heures à peu près.

J'avais épousé Laure le 6 juin.

Et tous les petits cousins avaient chanté notre *mariage d'inclination.*

LE CADAVRE ET LA CHANSON.

C'était à un sixième étage, dans une étroite et pauvre mansarde, un jeune homme était là, immobile, près d'une table délabrée, la tête dans ses deux mains. Sa poitrine se soulevait; il ne pouvait trouver une larme, une seule. Il y avait une douleur poignante dans ce cœur, un désespoir réel et senti dans cette attitude.

Une femme gisait sur un mauvais grabat, sous de vieux rideaux.... C'était sa maîtresse.... Elle était belle encore à travers sa livide pâleur. De noirs cheveux et de blanches dents accusaient seuls ses vingt années.

Ses lèvres violettes et détendues n'avaient plus ce sourire, éloquence de la jeune fille.

Son œil terne et vitreux avait perdu ce regard qui était toute son ame, ce regard où il y avait tant de douces choses; de l'amour pour l'amour, de l'amitié pour l'amitié, et de la consolation pour le malheur.

Et lui, tant aimé, lui, si aimant, remuait dans son cœur mille souvenirs tendres et déchirans. Il avait tout sacrifié pour elle, elle était tout pour lui. Il l'appelait de tous ses noms chéris, il l'étreignait dans ses bras convulsifs, il voulait la réchauffer de ses brûlans baisers.... Vains efforts! ce n'était plus qu'un froid cadavre. Ce n'était plus Sophie.

Elle était morte cette nuit-là, en comptant les douze tintemens de l'horloge voisine. Toute la soirée, une orgue avait joué dans la rue les airs les plus joyeux. Tel fut l'accompagnement d'une lente agonie. La lune, passant à travers une étroite lucarne, éclairait la misère de ce réduit, et tout y reflétait une teinte blafarde comme la figure de la morte. C'était affreux à voir! Un des bras du cadavre pendait hors du lit, un jeune chat badinait avec lui.

D'un doigt amaigri glisse et tombe de son propre poids un anneau d'or, gage d'amour, seul objet que le culte voué à ce souvenir eût empêché de vendre. Il roule sur le plancher, oscille sur son cercle en sonnant, et s'arrête.

Avec le jour, le désespoir du malheureux redoubla. Il ne savait comment pourvoir aux frais d'inhumation. Ressources, amis, emprunt, tout avait été épuisé pendant la maladie. Il ne lui restait plus que la croix de fer et le corbillard du pauvre. C'était pour lui la dernière dérision du sort.

Tout-à- coup, dans son petit escalier de bois, il entend des pas... Quelqu'un monte en sifflant un air national: c'est un de ses amis d'autrefois, un heureux du siècle. L'infortuné tire les rideaux du lit funèbre, et ouvre sa frêle porte qu'ébranle déjà l'impatient visiteur.

—Ouf! mon cher... Bonjour! tu loges au ciel... Un sixième, c'est l'olympe d'un véritable artiste! Mais qu'as-tu donc? Comme te voilà fait!... Ah! Sais-tu ce qui m'amène ici?... Je suis d'une fête ce soir; j'ai promis une chanson de ma composition. Il me faut trois couplets fous, une chanson à pouffer de rire... C'est un dîner de garçons... Nous aurons du Champagne et des danseuses... Tu comprends... improvise-moi cela. Mais en vérité tu es triste comme un drame romantique... Viens-tu d'achever une œuvre à la Dumas? Te serait-il arrivé quelque malheur? Une maîtresse t'aurait-elle quitté? parle.

— Oui, dit-il avec un soupir, et pour toujours...et il cherche de sa main la main froide de Sophie, il la presse sous le rideaux qui la voilait.

— Enfant, venge-toi d'une infidélité par une infidélité.... Allons donc, sois gai.... oublie ça, fais ce que je te demande; fais ma chanson; et comme toute peine mérite salaire, tiens, voici cent francs.

Il allait rendre cette somme, indigné qu'il était; mais une pensée soudaine, une idée lumineuse l'arrête... il réfléchit un instant, il songe à cette femme aimée, pour laquelle il n'a plus qu'un linceuil en lambeaux.

— Est-ce trop peu?... Voici ma bourse, prends.... Adieu... je te laisse à ton inspiration.

L'élégant fashionable part en fredonnant, et le bruit

de ses bottes à éperons, son gai refrain, tout cela se perd peu à peu dans le tortueux escalier.

Le voilà à l'œuvre, le malheureux poète... Il cherche des chants de joie et son cœur saigne; il pleure et il fredonne; il comtemple les restes de tout ce qu'il a aimé, de tout ce qu'il aime; il demande à cette figure pâle et défaite une rime bouffonne; à ces yeux éteints un hémistiche retentissant de gaîté. Il interroge cette bouche rieuse naguère et glacée à présent, il l'implore pour un vers, et ce vers, plein d'une verve comique, lui arrive comme une sanglante ironie. Il s'anime, il s'inspire de ce cadavre qui est là à ses côtés, à attendre une sépulture.

Tu l'auras, s'écria-t-il enfin, en lui donnant un long baiser. Voici ma chanson! Tu l'auras, cette sépulture, je te l'achète à force de douleurs, avec le rire au milieu d'une angoisse horrible.

Il était mourant de tant d'efforts.

Les couplets les plus gais, il les composa. Etrange anomalie! bizarre et monstrueuse alliance! une chanson et un cadavre!

Le soir même la jeune femme eut un beau convoi: La croix d'or brillait au soleil, de vieux prêtres murmuraient des prières, de jeunes lévites y répondaient sans les comprendre; des fleurs paraient un cercueil; on aspergea l'eau sacrée; et tout fut fini avec un peu de terre.

Tout cela était le prix d'une chanson, le prix du désespoir.

Et ne croyez pas que ce soit là un conte fantastique à l'Hoffmann, de l'horrible délayé pour faire de l'effet, des contrastes à la Janin... Non: c'est un fait, mais un fait dans toute sa sincérité. L'auteur de cette chanson diabolique, je l'ai connu à Paris. C'est un de nos bons romanciers...

L. B.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON *1893*

EXPOSITION DU MUSÉE

LE RÊVE D'AMOUR ET LA MAUVAISE PENSÉE,

PAR M. GUICHARD.

1er *article.*

Et, d'abord, je dois le déclarer, je n'ai tenu de ma vie ni pinceaux, ni palette. Je suis artiste par les yeux, artiste par le cœur, artiste par le sentiment, artiste enfin à la manière de la foule, qui voit et qui juge sans façon, avec son gros bon sens, avec son sens intime.

Ce n'est pas que je n'ai eu, moi aussi, comme tant d'autres fils de famille, mon professeur de dessin. Digne homme que c'était! aimant les vieux tableaux, les vieux meubles, les achetant à rien, les vendant cher; vivant de ses élèves, vantant toujours leurs dispositions et leurs progrès devant leurs bons parens, douce compensation qu'il leur donnait moyennant trente francs par mois. Au bout de deux ans, las de défigurer Vénus et de faire grimacer Bélizaire, je jettai bien loin fusin et crayon de Comté; et voilà comme quoi je suis un très-mauvais juge en peinture. Ceci posé, on m'excusera, et l'on prendra mes jugemens pour ce qu'ils valent. J'ouvre ainsi une large porte à l'amour-propre artistique. Commençons:

La foule cherche les tableaux de grande dimension, c'est devant eux qu'elle s'arrête, tout d'abord. Je vous l'ai déjà dit, je suis comme la foule, moi. Aussi à peine avais-je mis le pied dans le Musée que j'étais devant le *Rêve d'amour*, de M. Guichard. Dès l'instant qu'un sujet se fait chercher, ne se développe pas à l'œil de suite, soyez sûr qu'il y a un vice dans la composition. Le tableau de M. Guichard me semble difficile à saisir; ses figures n'expliquent pas assez la passion qui les anime: tout est endormi dans ce sujet, le sultan lui-même. Sa jalousie, sa vengeance n'ont rien qui effraye. La femme laisse désirer dans sa pose, dans sa tête, dans ses formes, quelque chose de gracieux, de tendre, d'amoureux comme son rêve; mais elle dort bien, il y a de la vérité dans ce sommeil. Le jeune homme nous laisse beaucoup trop douter s'il est éveillé ou non, s'il est appuyé, couché ou penché; on ne comprend pas bien son attitude ou son mouvement, s'il en fait un, celui de ramasser son glaive, tout en donnant un dernier adieu, un dernier regard à celle qu'il aime, comme je l'ai entendu dire, derrière moi, à un ami de l'artiste. Il y a beaucoup d'inexactitudes dans le dessin, quelque chose de vague et d'inarrêté. Mais on n'a que de grands éloges à donner à M. Guichard pour sa couleur, sa touche large et sévère. C'est un beau début que le sien! Sa *Mauvaise pensée* est un tableau remarquable, sous toute les rapports, composition et exécution. Il y a là-dedans de la vérité..... Tout un drame est écrit dans cette tête, dans ce regard, dans le mouvement de ce bras qui tourmente un poignard.

M. Richard affectionne le genre fantastique; on le retrouve dans ses deux tableaux sous la forme de son Génie infernal et dans ses Songes. Nous lui conseillons une route plus vraie, plus dépouillée de tout ce qui vient gâter l'école moderne en peinture comme en littérature. J'aurais fort bien compris sa *Mauvaise Pensée* sans son Méphistophelès. Somme tous, M. Guichard se place au premier rang de nos peintres d'histoire par son coloris, sa vigueur d'exécution. Les qualités qui brillent dans ces deux ouvrages rachètent de beaucoup leurs défauts. Il y a là-dessous un grand talent qui couve. Le jeune artiste s'est affranchi de toute routine: il est lui, cela vaut mieux. M. Artaud, m'a-t-on dit, le renvoya de Saint-Pierre à cause des opinions de sa famille. Qui sait si nous ne devons pas à cette disgrâce l'essor de M. Guichard; car dès ce moment il se rendit à Paris, y vécut de privations et y devint ce qu'il est. M. Guichard, remerciez M. Artaud!...

L. B.

LYON. — L. BOITEL, IMPRIMEUR. — EUGÈNE DE LAMERLIÈRE, GÉRANT.